

Le roman de A. M. Homes

Geneviève Letarte

Numéro 69, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

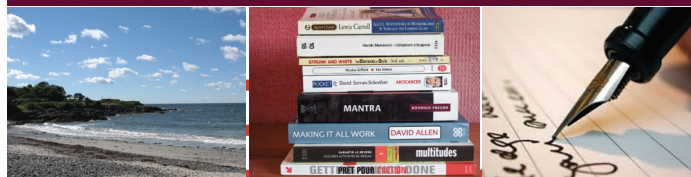
1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Letarte, G. (2017). Compte rendu de [Le roman de A. M. Homes]. *L'Inconvénient*, (69), 57–59.



LE ROMAN DE A. M. HOMES

Geneviève Letarte

On pourrait dire de l'auteure américaine A. M. Homes qu'elle pratique le roman comme une sorte de sport extrême : chaque fois elle s'engage, et nous engage du même coup, dans un parcours de longue haleine, semé d'obstacles multiples, marqué par une bonne dose de risque. Si les sports extrêmes se classifient en fonction du milieu dans lequel ils sont pratiqués – l'air, la terre, l'eau – on pourrait dire également que le roman de Homes, loin de se limiter à une seule catégorie, n'hésite pas à combiner le saut à l'élastique, l'escalade et le plongeon de haut vol. Il en résulte une approche foisonnante et mouvementée de la construction narrative où les péripéties et les rebondissements abondent, se multipliant souvent jusqu'à l'absurde. Elle exagère, songe-t-on parfois au fil de notre lecture, mais on ne saurait boudier notre plaisir, car c'est précisément par l'exagération que l'auteure nous fait plonger dans le désarroi de ces hommes et de ces femmes soumis aux tentations que leur offre une société pétrie de confort et d'indifférence, et, par là-même, de cruauté ordinaire.

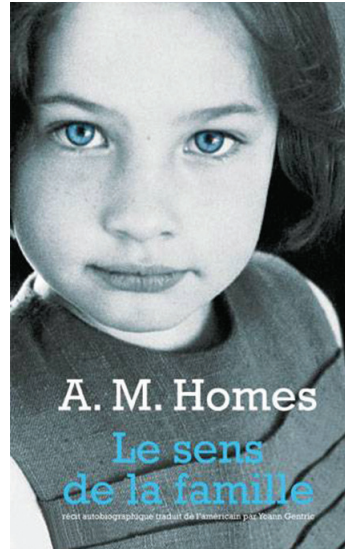
Née en 1961 à Washington, D.C., A. M. Homes est l'auteure de plusieurs romans, recueils de nouvelles, mémoires et ouvrages en collaboration avec différents artistes. Elle vit à New York, où elle œuvre également comme journaliste – elle collabore à *Vanity Fair* et à *Bomb Magazine* – ainsi qu'à titre de scénariste et productrice – elle a notamment écrit des épisodes de la série *The L Word* et signé l'adaptation cinématographique de deux de ses romans. Reconnue pour les thèmes controversés qu'elle traite dans ses œuvres

de fiction, Homes aborde de front les tabous et les sujets brûlants qui taraudent la société américaine contemporaine. Dans son premier roman, *Jack* (1989), écrit à l'âge de dix-neuf ans et publié une décennie plus tard, un adolescent qui se remet à peine du divorce de ses parents apprend de la bouche de son père que celui-ci est gay et vit désormais avec son « vieil ami » Bob. Jack n'a pas envie d'affronter cette réalité, mais il le fera, au fil d'un apprentissage difficile, mais forcément transformateur. Quelques années plus tard, Homes aborde dans *Mauvaise mère*¹ les thèmes de la maternité et de l'abandon en décrivant la relation ambiguë qui se noue entre une psychanalyste dans la quarantaine et sa patiente de vingt ans. Le roman se déroule comme une sorte de thriller inquiétant alors que Claire Roth (clin d'œil à Philip Roth et à sa première femme, Claire Bloom ?) franchit les limites de la relation professionnelle en transposant des affects maternels sur Jody, abandonnée par sa mère biologique l'année même où la psy, dans sa jeunesse, a dû se séparer de son bébé. Ce roman puise en partie dans l'expérience personnelle de Homes, qui fut donnée en adoption peu après sa naissance et recueillie par un couple qui avait perdu un premier enfant. Elle reviendra plus tard sur ce sujet dans un magnifique récit autobiographique intitulé *Le sens de la famille* (Actes Sud, 2007), où elle décrit ses retrouvailles avec ses parents biologiques. Sa mère ayant cherché à reprendre contact avec elle, l'auteure alors âgée de trente et un ans découvre qu'elle est le fruit d'une relation illicite entre une jeune femme de vingt ans (à l'époque) et son employeur, un homme marié

plus âgé qu'elle et déjà père de famille (d'où le titre du livre en anglais, *The Mistress's Daughter*²). Récit troublant sans être sentimental, rigoureux dans sa forme et dans son écriture, *Le sens de la famille* est basé sur des faits réels tout en étant ponctué de scènes fictives, comme pour illustrer l'idée que raconter, c'est toujours une forme d'invention. Comme l'affirme Homes dès les premières pages : « Le récit fragile, fragmentaire, la trame ténue, l'intrigue de ma vie se trouvent brusquement remaniés. Me voici confrontée au fossé qui sépare la sociologie de la biologie : au collier chimique de l'ADN, qui se porte tantôt comme un magnifique ornement – notre droit de naissance, notre histoire –, et tantôt comme un collier étrangleur. »

En 1996, Homes suscite la polémique aux États-Unis avec la publication du roman *The End of Alice*, qui ne paraîtra en français que seize ans plus tard³. Est-il encore possible aujourd'hui de déranger en écrivant de la fiction ? Il semble que oui, à en juger par les réactions qu'entraîna la parution de ce roman fondé sur un échange épistolaire entre un homme, emprisonné pour le viol et le meurtre d'une adolescente de douze ans, et une jeune femme de vingt ans qui glisse peu à peu dans la déviance sexuelle. À sa sortie, le livre fut qualifié d'« ordure révoltante » dans le *New York Times*, et en Angleterre, l'année suivante, il fit l'objet d'un appel au boycott auprès des librairies par une association de protection de l'enfance. Il semble que seule la chaîne WH Smith ait obtempéré, d'autres esprits plus libéraux ayant choisi de laisser l'œuvre parler par elle-même. Car il s'agit bel et bien d'une œuvre littéraire. Écrit dans une langue extrêmement maîtrisée et inventive, le roman entremêle subtilement plusieurs fils narratifs, pour nous faire pénétrer dans l'univers trouble et troublant de la perversion sexuelle. Par la voix du pédophile, à qui l'auteure prête un esprit aussi brillant que tordu, nous découvrons des extraits de sa correspondance avec sa jeune « admiratrice » ainsi que le récit qu'il imagine de l'avancée de celle-ci vers sa future proie, de même qu'un retour sur son propre parcours – des abus commis par sa mère à son endroit jusqu'aux actes abjects qu'il finira par commettre. La lecture de ce récit frise parfois l'insoutenable, car l'auteure ne nous épargne pas les scènes et les pensées dérangeantes – ces dernières étant peut-être encore plus difficiles à supporter que la description des actes eux-mêmes –, mais grâce au talent de Homes, cette exploration de la complexité du désir humain transcende le sensationnalisme pour devenir un véritable objet artistique et, du même coup, un espace de réflexion.

Homes poursuit ensuite son œuvre avec trois amples romans où elle continue d'explorer les dérives de la société américaine, mais en privilégiant désormais le mode tragicomique et en complexifiant sa palette narrative



par l'introduction de multiples intrigues et personnages secondaires. D'un humour particulièrement grinçant, *Le torchon brûle* (Belfond, 2001) met en scène un couple de banlieusards aisés qui incendie « accidentellement » la maison, un soir de barbecue estival, provoquant ainsi l'éclatement du noyau familial. Hébergés par un couple du voisinage tandis que leurs enfants sont accueillis chez des amis, Paul et Elaine Weiss basculent dans une sorte de folie, s'affrontant avec violence et se livrant chacun à des expériences limites,

tandis que leurs deux fils partent à la dérive, plus ou moins largués par leurs parents en plein naufrage. Comme dans toute l'œuvre de Homes, la sexualité est dans ce livre omniprésente et décrite de manière explicite, qu'il s'agisse des rapports que Paul entretient au téléphone avec sa maîtresse nymphomane ou des scènes d'amour torrides qu'Elaine connaît avec la mère de famille qui les loge, ou encore avec le policier chargé du constat d'incendie. Homes excelle (et prend un plaisir évident) à dépeindre les relations sexuelles, qu'elle présente comme une quête d'affection, mais aussi comme un exutoire aux frustrations de la vie, au sentiment de ratage que connaissent nombre de ses personnages. « Nous ne sommes pas ce que vous croyez, nous ne sommes pas comme vous, nous avons tout raté, nous ratons

tout, nous sommes des ratés », hurle Paul aux gentils amis qui les accueillent dans leur foyer d'apparence si parfaite.

Dans le roman suivant, intitulé *Ce livre va vous sauver la vie* (Actes Sud, 2008), un homme d'affaires de cinquante ans obsédé par le cours de la Bourse et par l'entretien de son corps voit sa vie basculer à la suite d'une hospitalisation d'urgence. On ne sait trop de quoi souffre ou a souffert Richard Novak, mais chose certaine, cet incident aura pour effet de lui sauver la vie en le forçant à sortir de sa maison luxueuse pour aller vers les autres : un voisin scénariste, un restaurateur grec, une femme au foyer rencontrée au supermarché, mais surtout son propre fils, qu'il n'a pas vu depuis belle lurette et qui réapparaît à la faveur d'un *road trip* à travers les États-Unis. Enfin, le plus récent roman de Homes, *Puissions-nous être pardonnés* (Actes Sud, 2015), met en scène un historien spécialiste de Nixon plutôt blasé et dépressif, qui change radicalement d'existence à la suite d'un drame épouvantable. En même temps qu'il doit affronter son échec personnel, Harold Silver se retrouve en charge d'une famille étrange composée d'un neveu et d'une nièce, de plusieurs animaux domestiques, d'un orphelin psychologiquement instable et d'un couple de vieillards abandonnés par leur propre fille. Au fil de moult péripéties tour à tour cocasses et chargées d'émotion, nous voyons Harold se transformer à mesure qu'il accepte ses nouvelles responsabilités, trouvant ainsi le chemin vers lui-même.

De manière générale, Homes jette un regard pessimiste sur la société qui l'entoure, un monde où, comme l'affirme à sa psy la jeune Jody Goodman : « MacDo, c'est la sécurité. C'est la normalité. Tu sais à quoi t'attendre. Ils fabriquent toute la nourriture dans un seul endroit et l'expédient dans tout le pays. Où que tu ailles, tu auras exactement la même chose dans ton assiette. » Marqués par la perte de repères moraux, un matérialisme outrancier et l'individualisme généralisé qui en découle, les personnages qu'on y croise forment une cohorte pitoyable : parents égocentriques, femmes abandonnées ou abandonnantes, professionnels ayant renoncé à leurs idéaux, couples vivant dans le mensonge, prédateurs aux aguets, fonctionnaires ayant rejeté les principes fondateurs des institutions qui les emploient. Tous ces personnages sont des Blancs issus de la classe moyenne qui résistent mal aux attraits d'un monde aux richesses trompeuses, et parmi lesquels seuls quelques-uns survivent à la catastrophe en passant par la voie d'une transformation intérieure. C'est le cas de Richard Novak (*Ce livre va vous sauver la vie*), qui découvre l'importance de l'amitié grâce à des individus que le hasard met sur sa route. « Parfois y a des choses que t'arrives pas à faire pour tes proches, ni pour toi-même, mais que tu peux faire pour un inconnu », songe-t-il sans savoir que ces gens, en retour, l'aideront à cheminer vers le fils qu'il avait plus ou moins abandonné à sa mère. Et c'est aussi le cas de Harold Silver (*Puissions-nous être pardonnés*), qui devient un héros de la vie ordinaire en prêtant secours aux êtres démunis qui l'entourent.

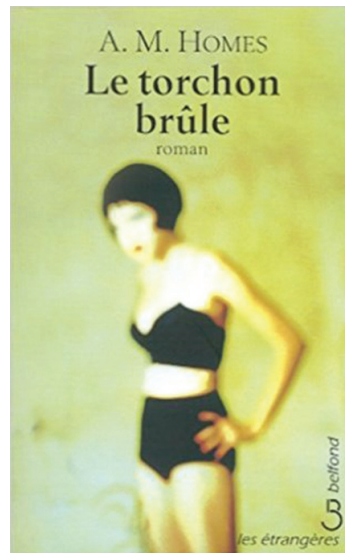
Ces deux derniers titres représentent de rares notes d'espoir dans l'œuvre romanesque de Homes, formant ainsi une boucle avec son tout premier opus, *Jack*, qui était lui aussi teinté d'optimisme, mais de l'optimisme un peu naïf de la jeunesse. Or, en mûrissant, l'auteure semble avoir acquis la capacité (ou le désir) de créer des personnages à la psychologie plus complexe, des êtres imparfaits, mais capables d'une éventuelle prise de risque salutaire. Cela s'avère notamment dans *Puissions-nous être pardonnés*, dont le titre rappelle que toute forme de salut passe inévitablement par un acte de contrition. Après avoir longtemps mené une existence qui lui semblait dépourvue de sens, Harold Silver saisit la chance que la vie, dans son malheur, lui offre. « Pour la première fois, je comprends qu'il ne suffit pas de désirer le changement, il faut également être prêt à prendre un risque, à se jeter dans le vide », songe-t-il. De terne et légèrement mesquin qu'il était, Harold devient lumineux, profond et généreux. Quant aux adolescents dont il a la charge, ce sont peut-être les personnages les plus héroïques de tout l'univers de Homes. Malgré le drame qu'ils ont vécu (la perte de leurs

parents), ils réussissent à reconstruire leur vie au présent, en faisant preuve d'une grande intelligence émotionnelle. Et l'on a envie de remercier l'auteure de dépeindre des jeunes qui, contrairement à ce que suggère le discours ambiant, ont envie et sont capables d'agir sur leur réalité. Dans ce roman où l'on a d'abord l'impression qu'on a voulu réunir un trop grand nombre d'ingrédients invraisemblables, les pièces du puzzle finissent par trouver leur place grâce aux liens qui se tissent peu à peu entre les protagonistes, les liens d'un amour

non conventionnel, qui s'invente au fil de situations concrètes. Ainsi, la scène de la bar-mitsvah dans un village sud-africain paraît certes exagérée, quasi loufoque, mais elle est aussi d'une grande beauté : non seulement elle symbolise le passage du neveu au statut d'homme, comme le veut la tradition juive, mais elle est aussi l'occasion, pour l'oncle, d'affirmer pleinement le rôle de père substitut qu'il a accepté d'endosser.

Homes ne possède peut-être pas le souffle poétique d'un Don DeLillo ni le génie inventif d'un Philip Roth, mais elle sait dépeindre avec humour et impudeur les failles de la société américaine contemporaine par l'entremise de personnages attachants, aussi absurde ou désolante soit leur vision du monde. Ce qui les sauve, à nos yeux, c'est leur humanité complexe, et la franchise avec laquelle ils

finissent par dialoguer, avec les autres ou avec eux-mêmes. Car la vérité, impitoyable, finit toujours par apparaître. Parfois comme un clou enfoncé dans le cercueil : « En Amérique, tout le monde est quelqu'un. Ils ont déjà beaucoup mais ils en veulent tous plus. Dans mon pays, on est tous personne ; c'est plus simple », déclare la femme de ménage latino-américaine à son employeur. Et parfois comme un gage de survie : « En fait, si une chose t'occupe l'esprit et que tu essaies de la chasser, ça ne fait qu'empirer. Alors je me suis dit, pourquoi ne pas y penser carrément ? » songe avec candeur le jeune Jack dans le roman éponyme. ■



1. *In a Country of Mothers*, Vintage Books, 1993. En français : *Mauvaise mère*, Belfond, 1997.
2. *The Mistress's Daughter*, Penguin, 2004.
3. *La fin d'Alice*, Actes Sud, 2013.